



Musée
d'art et d'histoire
du Judaïsme

MARYAN

(1927-1977)

LA MÉNAGERIE
HUMAINE

6 novembre 2013
au 9 février 2014

Maryan (1927-1977)

La ménagerie humaine

du 6 novembre 2013 au 9 février 2014

Avec le soutien de la direction régionale des Affaires culturelles d'Île-de-France - ministère de la Culture et de la Communication, de la fondation pour la Mémoire de la Shoah, de la fondation Baumann sous l'égide de la fondation du Judaïsme français, de l'Alliance israélite universelle et de la fondation ProMahj

COMMISSARIAT

Nathalie Hazan-Brunet

Catherine Thieck

Juliette Brailon

SCÉNOGRAPHIE

Roberto Ostinelli

SIGNALÉTIQUE ET CONCEPTION GRAPHIQUE

Doc Levin

Michael Levin et Hélène Marian

CONTACT PRESSE

Sandrine Adass

01 53 01 86 67

sandrine.adass@mahj.org

Sommaire

Communiqué	p. 5
L'exposition	p. 6
« Paris New York, 1950-1970 », par Philippe Dagen	p. 7
« Help ! » par Gérard Wajcman	p. 9
Maryan par lui-même	p. 11
Repères biographiques	p. 12
Autour de l'exposition	p. 15
Catalogue de l'exposition	p. 16
Exposition Robert Combas	p. 17
Visuels disponibles pour la presse	p. 18
Informations pratiques	p. 22

« Je n'oblige personne à aimer ma peinture mais qu'on me colle pas des étiquettes, par exemple : peinture dénonciatrice, agressivité sans bornes, ou alors, on dit aussi : Ça m'étonne pas avec son passé concentrationnaire [...]

En ce qui concerne ma peinture, je déclare officiellement que moi j'aurais plutôt appelé ma peinture, peinture-vérité. »

Maryan
catalogue de la galerie Ariel, Paris, 1977

Communiqué

Maryan (1927-1977). La ménagerie humaine



Peuplée de juges, de gardiens de camps, de clowns, d'inquisiteurs, de bourreaux, d'imbéciles – une humanité avilie ou terrorisée –, l'œuvre de Maryan (Pinchas Burstein, 1927-1977) est puissante, tragique, grinçante, inclassable.

Né en Pologne, à Nowy Sącz, en 1927, Maryan passe son adolescence dans des ghettos, des camps de travail, des camps de concentration. Seul survivant de sa famille, il séjourne, après la guerre, dans des camps de personnes déplacées en Allemagne. En 1947, il part pour la Palestine et entre à l'école d'art Bezalel à Jérusalem, où il expose pour la première fois en 1949. L'année suivante, il se rend à Paris, étudie à l'École nationale supérieure des beaux-arts, dans l'atelier de Fernand Léger, et suit des cours de lithographie. Dès 1952, il expose à la galerie Breteau, puis, à partir de 1956, à la galerie de France, tout en participant à de nombreux salons et expositions collectives. En 1962, lassé du monde de l'art parisien, il s'installe à New York et devient citoyen américain. Il décède subitement, au Chelsea Hotel, en 1977.

Dans les années 1950, sa peinture oscille entre une figuration géométrique, graphique et narquoise et une abstraction dans laquelle on devine des corps, des visages, des formes animales. À partir de 1960, ses personnages enfermés dans des boîtes cèdent la place à un carnaval de créatures, mi-hommes mi-animaux, incarnant pouvoir, autosatisfaction, dégoût, idiotie. Si sa peinture trouve à New York un environnement artistique où se déployer, cette liberté coïncide avec une fragilité grandissante, physique et mentale, de l'artiste.

En 1971, sur les conseils de son psychanalyste, Maryan a recours au dessin pour exprimer les visions qui l'obsèdent. Une année durant, il remplit à l'encre de Chine neuf carnets – 478 dessins. Cet ensemble sans équivalent, qu'il intitule *Ecce homo*, sera présenté pour la première fois. Il constitue le cœur et la trame de l'exposition. Avec un humour désespéré et ravageur, l'artiste y revient sur son enfance, sur sa traversée de la guerre, qu'il accompagne de commentaires lapidaires dans un anglais mâtiné de français, de yiddish et de polonais.

Cette première exposition importante en Europe consacrée à l'œuvre de Maryan n'est pas une rétrospective. Hormis un tableau clé de 1952, elle reprend les temps forts de l'œuvre peint et dessiné de 1960 à 1977. Elle comprend, outre les carnets de 1971 – donnés par la veuve de l'artiste au Musée national d'art moderne en 2012 –, vingt peintures et une trentaine de dessins regroupés par séries. Des extraits du film *Ecce homo*, tourné au Chelsea Hotel en 1975, sont montrés dans le parcours.

Ce projet, qui s'inscrit dans la lignée des découvertes ou redécouvertes proposées par le Mahj – celles des œuvres de Bruno Schulz, de Charlotte Salomon, de Felix Nussbaum –, a bénéficié de la participation du Centre Pompidou et du Spertus Institute de Chicago, ainsi que de prêts provenant du Centre national des arts plastiques, de galeries et de collections particulières, tant en France qu'en Europe.

Le Mahj publie, en coédition avec Flammarion, la première monographie en français consacrée à Maryan, comprenant deux des neuf carnets de 1971 et des textes de Ziva Amishai-Maisels, de Philippe Dagen et de Gérard Wajcman.

En écho à cette exposition, **Robert Combas**, qui revendique une filiation avec le travail de Maryan, présentera, dans les écuries de l'hôtel de Saint-Aignan, une série d'œuvres inédites en hommage à l'artiste.

L'exposition

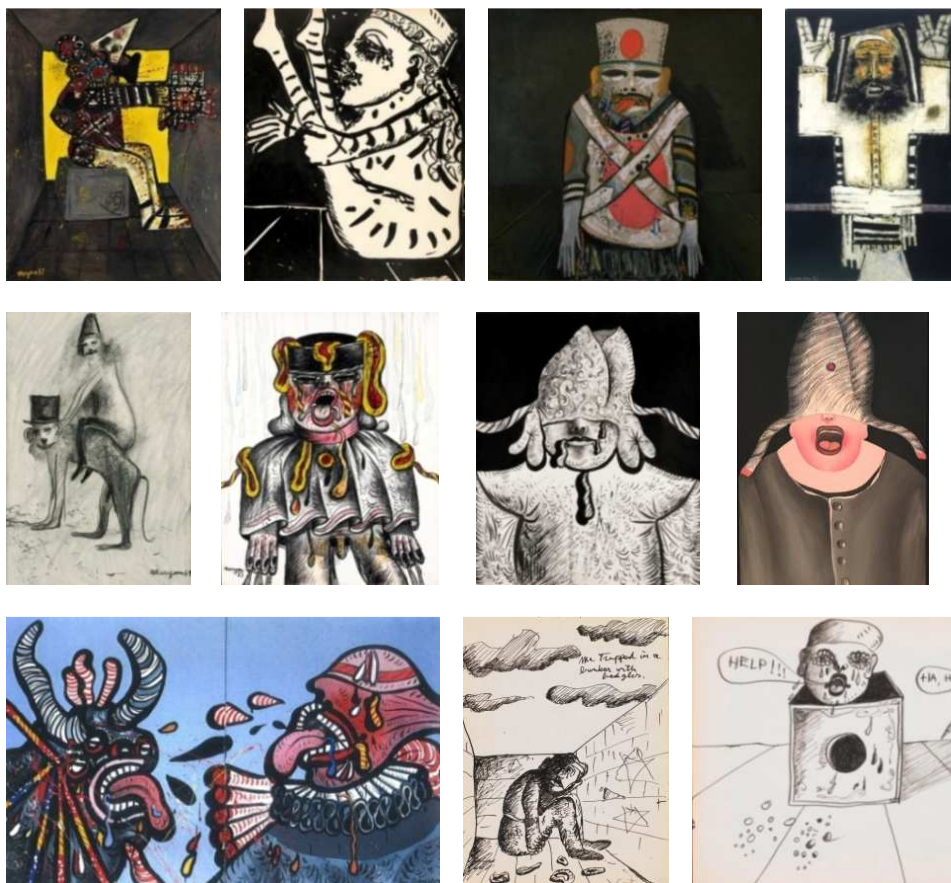
Faire découvrir ou redécouvrir l'œuvre de Maryan était un projet de longue date, mais il fallait trouver une trame inédite pour l'inscrire au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, sans trahir l'artiste qui refusait que son œuvre soit réduite à sa seule histoire.

L'exposition « Maryan (1927-1977), la ménagerie humaine » n'est en rien une rétrospective. Les années 1950 ne sont présentes qu'à travers un tableau-clé de 1952 et les illustrations du *Procès de Franz Kafka* de 1953. Elle se concentre sur l'œuvre graphique, à partir des années 1960, qu'elle confronte par un jeu de séries à des peintures.

Ceux que l'artiste appelle *Personnages* font face au spectateur : figures d'un jeu de massacre, hommes-cibles, robots claquemurés, hommes-animaux, gardiens de camps, Napoléons hurlants, figures béates, imbéciles et silencieuses, victimes ou bourreaux. Un théâtre de l'absurde, un théâtre de la cruauté, nés de la collision détonante chez un jeune artiste entre la théâtralité des rituels juifs de son enfance, sa traversée de l'horreur et sa découverte, au sortir de la guerre, de Franz Kafka, d'Alfred Jarry et de Samuel Beckett. Enfant terrorisé, pantin désarticulé, mutilé, l'artiste en est l'acteur principal.

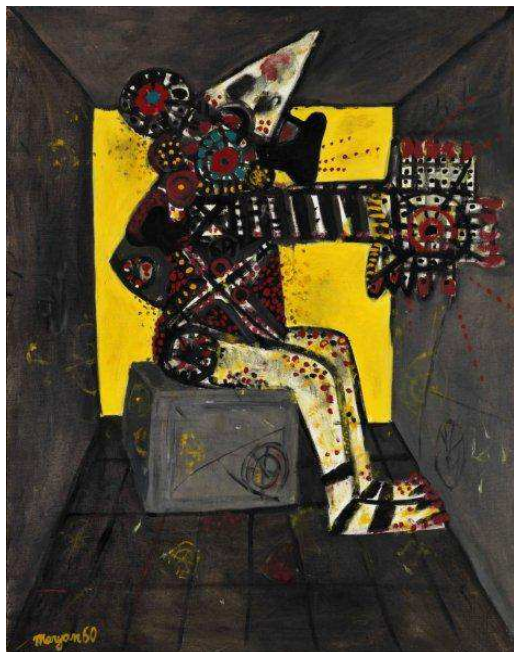
Les illustrations pour *La Ménagerie humaine*, ouvrage publié en 1961 aux éditions Tisé et qui a donné son titre à l'exposition, seront présentées dans le parcours, ainsi que des extraits de *Ecce homo*, film que tourna Maryan en 1975, dans sa chambre-atelier du Chelsea Hotel à New York. On le voit entravé, la bouche recouverte d'un sparadrap qu'on lui retire, et pour la première fois, il parle.

L'exposition se conclut par huit des neuf carnets originaux qu'il réalisa en 1971 et 1972 à la demande de son psychanalyste. La présence de ces carnets – 478 dessins exceptionnels, comme d'un seul trait, qui n'ont jamais été publiés ou présentés – permet une lecture nouvelle et bouleversante de l'œuvre de Maryan. Ils sont la clef de voûte de l'exposition.



Paris New York, 1950-1977

par Philippe Dagen



Chercher à situer Maryan, c'est reprendre l'histoire de l'art des années 1950 aux années 1970 pour lui ajouter un chapitre inédit. Si l'on s'en tient aux lignes principales de cette histoire telle qu'elle s'énonce aujourd'hui d'ordinaire, ces décennies sont définies comme étant celles des abstractions, puis, après 1960, celles du pop art et de tout ce qui lui est assimilé d'une part et, d'autre part, de plusieurs formes de modernisme apparentées, cinétisme, op art et minimalisme, ayant en commun de se référer aux avant-gardes abstraites du demi-siècle précédent, et de les actualiser grâce à des matériaux et des méthodes pris aux sciences et aux techniques contemporaines. Or Maryan ne se confond avec aucune de ces tendances. Il est par ailleurs d'autant plus difficile à placer sur la carte artistique qu'il a quitté Paris pour New York en 1962, contraignant l'analyse à prendre en compte deux contextes artistiques différents.

Peut-on même se satisfaire de le définir, très simplement, comme un peintre ? Pas plus. Ce serait négliger la part considérable du dessin et de la lithographie dans son travail et oublier qu'il lui arrive d'élargir le spectre de ses modes d'expression. Ainsi, dans le catalogue de son exposition galerie Ariel en 1977, les reproductions de ses dessins sont-elles associées à des photographies diverses – portraits de l'artiste de lui grimaçant, clichés de son atelier, têtes de soldats aux visages inquiétants –, à des phrases manuscrites, mais aussi à la copie de son passeport et d'une analyse sanguine. Dès la deuxième page, le document officiel affirme que Maryan Simson Maryan est né le 1^{er} janvier 1927 en Pologne, ce qui n'est qu'à demi vrai puisqu'il se nommait à sa naissance Pinchas Burstein. Au-dessus, il n'en écrit pas moins : « Mon nom est Maryan S. Maryan. Je suis né à Nowy Sącz (l.l.1927) (Pologne subcarpatique) [...] » Il ajoute plus loin : « Je n'oblige personne à aimer ma peinture, mais qu'on me colle pas des étiquettes : par exemple : peinture dénonciatrice [...] ». Et encore : « [...] on dit aussi : Ça m'étonne pas avec son passé concentrationnaire. La plupart de ce qu'on a écrit sur moi, c'est du bidon. »

Pas d'étiquettes esthétiques donc, pas de catégories préétablies. Pas non plus d'explication immédiate par son passé. Peut-on cependant ne faire aucune référence à l'extermination de sa famille et à ce qu'il a enduré, à l'exécution à laquelle il a survécu et aux camps ? Ce serait impossible, ne serait-ce que parce que ses carnets de 1971 comme le film *Ecce homo*, tourné en 1975, ont ces événements pour sujet. La phrase où l'artiste refuse d'être considéré comme un dénonciateur de la barbarie nazie est précédée, quelques pages auparavant, par le récit de son exécution par deux hommes de la Gestapo en 1943, place Poniatowski, dans le ghetto de Rzeszów, qu'il nomme Reichshof, du nom donné à la ville par les nazis en février 1941. Ce ghetto clos de palissades et de barbelés est créé à l'hiver 1941 et devient l'un des principaux lieux de la persécution des populations juives de Pologne, avant leur extermination dans les camps. « [...] ils tirent dans mon cou et naturellement, raté. Comme vous le savez, je suis toujours vivant. Évidemment après avoir été passé plusieurs fois par des cirques pareils, c'est pas étonnant de traîner avec soi toute sa vie des culpabilités. »

Il faut donc admettre que Maryan énonce deux axiomes : l'un veut que sa vie ait été déterminée par ce qu'il a subi entre 1940 et 1945 ; l'autre que son art ne s'explique cependant pas simplement par ces événements, si tragiques aient-ils été. Les relations entre le biographique et l'artistique sont plus complexes, il en est convaincu. *Ecce homo* est filmé dans sa chambre au Chelsea Hotel, transformée en atelier, et de nombreuses œuvres y sont visibles. Mais le récit de la guerre se fait par la parole, par les

gestes, par les expressions du visage, et Maryan accomplit à plusieurs reprises ce que l'on pourrait considérer comme de brèves performances, allégoriques et burlesques à la fois : il tire des rafales avec une arme jouet qui cliquette ; il feint de mitrailler des ennemis et de se tirer une balle dans la tête. Des photogrammes de ces scènes sont repris dans le catalogue de 1977 de la galerie Ariel, ainsi qu'une partie de son récit. C'est donc qu'il faut ces paroles et ces gestes pour donner à voir et à ressentir l'insoutenable violence qui a été exercée contre lui. Dans les carnets eux-mêmes, qui forment la part la plus autobiographique de son œuvre visuelle, titres et légendes accompagnent les dessins. À l'inverse, toiles, gouaches ou encres sont, dans une forte proportion, *Sans titre*. Quand, par exception, il y en a un, c'est souvent *Personnage*, ce qui est à peine plus explicite. S'observe donc une sorte de répartition des fonctions. En schématisant, on dirait que mots, carnets, photos et film sont les voies du récit à la première personne, que le mode en soit l'humour macabre ou l'épouvante ressuscitée. La peinture, sous toutes ses formes et sur tous ses supports, relève d'une relation à l'histoire moins immédiate. Elle relève aussi d'une autre histoire, qui est celle de l'art lui-même, de l'art et des artistes contemporains de Maryan à Paris et à New York. [...]

Extrait du catalogue de l'exposition *Maryan (1927-1977). La ménagerie humaine*, coédition Mahj et Flammarion

Illustration p. 9 : *Personnage assis*, 1960
Huile sur toile, 146 x 114 cm
Berlin, galerie Michael Haas

Help !

par Gérard Wajcman



Carnet n° 2, 1971



Carnet n° 9, 1972



Carnet n° 9, 1972

Neuf carnets spirales (20 x 30 cm environ) remplis de dessins exécutés en une année, entre 1971 et 1972. Des carnets de croquis avec, page après page, des dessins tous à l'encre noire. En soi rien de surprenant ni de neuf – tous les artistes font ça. À ceci près qu'en 1971, à New York, c'est à la demande de son thérapeute que Maryan réalise cette série de 478 dessins. Là encore, il n'y aurait pas vraiment de quoi s'étonner. Voilà un moment que les psychiatres recourent au dessin. Mais la plupart du temps, il s'agit d'enfants, c'est-à-dire de sujets à l'âge et dans l'état où, comme le dit le nom latin *infans*, ils ne parlent pas, pas encore, ou trop mal pour entreprendre une cure en bonne et due forme, c'est-à-dire se soumettre à la règle de la libre association, de dire tout, enfin, tout ce qui vous passe par la tête. Mais en 1971, Maryan a quarante-quatre ans. Cette année-là, il va donc consulter un psychiatre, psychanalyste à New York. Pour lui parler, on imagine.

Un artiste demande de l'aide à un analyste ; l'analyste y répond en formulant à son tour une demande, inaccoutumée, de lui adresser des dessins.

« Help ! » Cet appel de détresse, lancé par divers personnages, inscrit dans une bulle, hante de nombreux dessins du dernier carnet. La bouche ouverte, ils crient : « Help ! » Cela se répète désespérément au bout d'une année entière de dessins adressés à son analyste. Fréquemment, un autre personnage est présent, qui semble répondre au « Help me ! » par un « Ha ! Ha ! » assassin. Parfois, ce personnage ricanant à pleines dents a la gueule d'un gardien de camp nazi ; parfois, c'est le père ; parfois, c'est une tête de mort – qui est la façon dont Maryan figure régulièrement son analyste. Il y a même un dessin où la tête de mort elle-même crie « Help ! » Tout le monde crie « À l'aide ! » On se demande si cet appel a été entendu, mais devant ce qui semble toute la détresse du monde, on se demande surtout s'il pouvait l'être.

Dans son texte du catalogue de l'exposition « Maryan's Personnages », Michele Vishny suggère qu'une des raisons que Maryan aurait eue de chercher à se faire aider à l'époque serait ce qu'elle nomme le « cauchemar du passé ». Sans doute. Quand on connaît l'histoire de l'artiste et son œuvre, l'hypothèse est peu aventurée. Même si, du coup, on devient la cible parfaite des vitupérations de Maryan contre les colleurs d'étiquettes, ceux qui disent de lui et de sa peinture : « [...] ça m'étonne pas avec son passé concentrationnaire. » Quoi qu'il en soit, le fait est que, s'il va voir quelqu'un à cause de ce « cauchemar », il va être incapable d'en parler. Encore incapable, toujours incapable. Tout et tous en témoignent : il n'arrive pas à parler de ça. Ni de ça ni du reste, d'ailleurs. Ni de sa vie avant la Shoah, ni de son enfance, ni de sa vie après la Shoah, ni de lui, ni de ses parents morts « en martyrs » dès leur déportation en 1939.

Annette, sa femme, dit que l'idée même de parler d'eux aurait été pour lui comme « aller cracher sur leur tombe ». Alors ?

On a intérêt à ne pas prendre ces mots à la légère. Maryan serait quelqu'un pour qui parler c'est cracher. D'autant plus impossible de négliger cette équation que, s'agissant de son père et de sa mère, s'il ne pouvait en parler, Maryan n'a par contre pas hésité à les représenter dans tous les lieux, dans toutes les situations, dans tous leurs états, toutes les postures, jusqu'au désastre, jusqu'à la caricature. De « My father waiting for Godot » à « My mother lamenting Oy vay ! Oy vay ! », les carnets sont pleins d'eux. La vérité est qu'au-delà même de « son passé concentrationnaire », il ne parvient pas à parler de ce qui le concerne au plus vif, de rien, ni de lui, ni de ses proches, ni des autres, ni du reste.

Tout l'intime est dans son œuvre. [...]



Carnet n° 2, 1971



Carnet n° 5, 1971

Extrait du catalogue de l'exposition *Maryan (1927-1977). La ménagerie humaine*, coédition Mahj et Flammarion

Illustrations p. 11 et 12 : ***Carnets de dessins***, 1971-1972

Encre de Chine sur papier

Paris, Centre Pompidou, Musée national d'art moderne – Centre de création industrielle, don d'Annette Maryan en 2012

L'intégralité des textes du catalogue de l'exposition est disponible en PDF sur demande

Maryan par lui-même

En 1976, un an avant sa mort, pour le catalogue de son exposition à la galerie Ariel à Paris, Maryan dicte à un jeune artiste, Michel Potage, un récit autobiographique. En voici des extraits.

mon nom est
maryan S. Maryan .
je suis né à nowy-^{07.1.1927}sącz
(Pologne subcarpa-
Pologne -tigue),
c'était vraiment le plus bel endroit
du pays. j'étais très bon en dessin

Mon nom est Maryan S. Maryan. Je suis né à Nowy-Sącz (1.1.1927) (Pologne subcarpatique), c'était vraiment le plus bel endroit du pays. À l'école j'étais très bon en dessin (comme tous les peintres...) sauf les autres matières. Quand j'avais 7 ou 8 ans, ma mère disait à tous ses voisins : « Vous savez, mon fils, c'est le meilleur artiste de la ville. » Je trouve maintenant qu'elle était trop modeste. [...]

J'étais envoyé à une colonie de vacances avec beaucoup de gosses qui venaient de toute la Pologne, et c'était à côté juste de ma ville. On se disait tous : « À l'année prochaine, au même endroit ». Les gosses repartaient, et moi je restais sur place.

Au lieu de la colonie de vacances, l'année d'après, je me suis retrouvé à Auschwitz.

Ce qu'on faisait là-bas avec nous, si vous ne savez pas encore, je vous laisse deviner. Souvent je regrette que je suis né juif. Tout simplement parce que je n'aurais pas été envoyé dans des camps et j'aurais encore eu mes parents.

En 1943, il faisait très froid dehors. Il y a des gars de la Gestapo qui arrivent. Un en uniforme qui s'appelle Ester, l'autre en civil, Gavron. Ils ont choisi 22 sur 44 et moi dans les 22. Ils nous ont conduits sur une place qui s'appelle place Poniatowski. On nous a placés en rang et moi j'étais le dernier à être fusillé et j'étais obligé de regarder tout ça avant. Comme les 2 allemands étaient saouls comme des bourriques, ils visaient toujours dans la nuque, le centre cervical, qu'ils rataient, et tout le monde criait et remuait encore, et ils recevaient une balle supplémentaire quelque part.

Mon tour arrive, je sentais déjà plus rien, ils tirent dans mon cou et naturellement, raté. Comme vous le savez, je suis toujours vivant. Évidemment après avoir été passé plusieurs fois par des cirques pareils, c'est pas étonnant de traîner avec soi toute sa vie des culpabilités.

Ça me rappelle mon histoire de coq quand j'étais obligé d'aller chez le rabbin spécialisé dans le « cacher », il le ratait aussi à moitié, en le tuant. Comme le coq était fort, il s'est décroché du clou et il courait dans la cour avec la tête pendue comme sur un fil. Et moi je me suis barré en courant à la maison. C'est mon père qui est allé le chercher à ma place. [...]

Sens.
Maillot
1976
Maryan

Repères biographiques



Janvier 1927

Pinchas Simson Burstein naît à Nowy Sącz, dans le sud de la Pologne. Il grandit dans la ville voisine, Nowy Targ, au sein d'une famille juive observante. Son père est boulanger.

Septembre 1939

L'Allemagne envahit la Pologne. La famille s'enfuit et est arrêtée par la Wehrmacht.

1940

Séparés des leurs – qui périront dans les camps –, Burstein et son père sont envoyés dans des camps de travail. Burstein contracte le typhus. Il apprend que son père a été tué.

Hiver 1942-1943

Transfert au ghetto de Rzeszów. Fusillé avec vingt-deux autres juifs, il est touché par deux balles, l'une au visage, l'autre au cou. Un membre du conseil juif du ghetto le retrouve parmi les cadavres.

Été 1943

Il est emmené à Postkow dans un camp d'entraînement de la Waffen-SS.

1944

Déportation à Auschwitz-Zigeunerlager (camp des Tsiganes), puis à Gleiwitz, où il travaille comme soudeur.

1945

En janvier, à l'approche de l'armée soviétique, les détenus du camp de Gleiwitz sont évacués vers l'Allemagne. Au terme d'une des marches de la mort, ils parviennent au camp de concentration de Blechhammer. Depuis les miradors, les sentinelles leur tirent dessus ; il est touché de plusieurs balles à la jambe droite. Quand quatre jours plus tard, le camp est libéré par les Russes, Burstein est emmené à Częstochowa où il est amputé. Enregistré comme rescapé par le Congrès juif mondial et l'Agence juive, il est placé en février dans un foyer pour handicapés jusqu'en juillet 1946.

1946

Une vague de violence antisémite le contraint à quitter la Pologne pour l'Allemagne, où il reste plusieurs mois dans des camps pour les personnes déplacées de l'American Jewish Joint Distribution Committee. Il projette d'entreprendre des études artistiques en Allemagne.

1947

Convaincu par un membre de l'Agence juive, il s'embarque pour Haïfa. Il intégrera un an plus tard la classe préparatoire du département des arts graphiques à l'académie d'art Bezalel à Jérusalem.

1949

Première exposition collective à la Maison des artistes de Jérusalem.

1950

Première exposition personnelle au YMCA (Young Men's Christian Association) à Jérusalem. Il quitte Israël pour Paris. Il se forge alors une nouvelle identité, celle d'un réfugié polonais nommé « Maryan Bergman ». Il rencontre sa femme Annette Minna peu après son arrivée à Paris.

De 1950 à 1953

Il étudie à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts, notamment auprès de Fernand Léger. Il est particulièrement attiré par la lithographie.

1952

Exposition personnelle à la galerie Breteau à Paris.

1953

Maryan réalise dix lithographies pour *Le Procès* de Franz Kafka, publié aux éditions Caractères, préfacé par Jean Cassou. De 1953 à 1965, il prend part au Salon de mai à Paris.

1956

Jugé pour usage de faux papiers, il obtient le droit de se faire appeler « Pinchas Burstein, dit Maryan ». Il est représenté par la galerie de France, à Paris. L'État français lui commande une tapisserie pour le Mémorial du Martyr juif inconnu, inauguré la même année. Il expose au musée des Beaux-Arts de Tourcoing et participe, jusqu'en 1962, aux expositions de l'École de Paris à la galerie Charpentier, à Paris.

1959

Il obtient le prix des critiques d'art de la biennale de Paris ; il voyage au Danemark et en Finlande, l'année suivante. Il fait la connaissance d'Herman Spertus, un homme d'affaires de Chicago, qui deviendra son principal soutien et un grand collectionneur de ses œuvres.

1960

Réalisation de ses premiers *Personnages*, titre qui revient tout au long de son œuvre. Il expose à la André Emmerich Gallery à New York et au pavillon français de la biennale de Venise. À l'automne, il séjourne à Helsinki.

1961

Maryan réalise un ensemble de dessins qui seront publiés par les éditions Tisné à Paris sous le titre *La Ménagerie humaine*. Il participe à l'exposition « Une nouvelle Figuration » à la galerie Mathias Fels & Cie, à Paris. Invité par Herman Spertus, il se rend à Chicago et à New York.

1962

À l'issue d'une période difficile, Maryan, lassé du milieu artistique parisien et ne parvenant pas à obtenir la naturalisation, décide de s'installer à New York.

1963-1966

La Allan Frumkin Gallery, à New York et à Chicago, qui expose entre autres Roberto Matta et Peter Saul, présente ses œuvres à plusieurs reprises. Maryan effectue de nombreux voyages en Europe où il montre régulièrement son travail, notamment à la galerie de France à Paris, à la galerie D. Benador à Genève, à la galerie Van de Loo à Munich et à la galerie Nova Spectra à La Haye.

1964

Il figure dans l'exposition « Neue Realisten & Pop Art » à l'Akademie der Kunst à Berlin, qui sera présentée au palais des Beaux-Arts de Bruxelles l'année suivante, ainsi qu'à celle du musée de Gand, « La Figure humaine depuis Picasso ».

1966

Exposition à la galerie Claude Bernard, Paris.

1969

Maryan devient citoyen américain et change officiellement son nom de naissance « Pinchas Burstein » pour « Maryan S. Maryan ». Sa santé physique et mentale se détériore.

1971-1972

Maryan fait une dépression nerveuse. Suivant le conseil de son psychanalyste d'avoir recours au dessin, il remplit à l'encre de Chine neuf carnets, qu'il intitule son *Ecce homo*.

1972

Participe à l'exposition « Ten Independants », au Sobmon R. Guggenheim Museum, à New York.

1973

Série des *Personnages* dit les « Napoléons ». Séjour en Espagne où il se passionne pour la corrida.

1975

Il tourne dans sa chambre au Chelsea Hotel à New York un film de 90 minutes, *Ecce homo*, dans lequel il se met en scène, et parle de ce qu'il n'a jamais pu dire. Le film est présenté à la Cinémathèque française à Paris la même année. Maryan est victime d'une première attaque. Il peint de nombreuses crucifixions. Il participe à l'exposition « Jewish Experience in the Art of the Twentieth Century » au Jewish Museum à New York.

1976

Nommé chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres.

1977

En février, il expose à la galerie Ariel à Paris. L'album publié à cette occasion comprend pêle-mêle, dans une mise en page très libre, des dessins, des photogrammes du film *Ecce homo* et une autobiographie qu'il a dictée lors d'un séjour en 1976 chez ses amis Thérèse et Roger-Edgar Gillet à un jeune artiste, Michel Potage. Il peint une série de quinze oiseaux morts d'après Goya. Maryan succombe à une crise cardiaque le 14 juin au Chelsea Hotel, à New York. Ses cendres sont rapatriées en France, au cimetière du Montparnasse.



**Maryan lors de son exposition
à la Galerie de France en 1965**

photo Popovitch

Illustration p. 13 : **Maryan à Paris en 1965**

Autour de l'exposition

Conférences

■ Mercredi 13 novembre à 19h30

MARYAN ET LA PEINTURE D'HISTOIRE

Par **Philippe Dagen**, professeur d'histoire de l'art, université Paris I Panthéon-Sorbonne (HiCSA)

« Que peuvent un peintre et la peinture face à la mémoire d'événements monstrueux ? Cette question, qui domine le XX^e siècle, habite Maryan. Pour autant, il n'a cessé de répéter qu'il n'était pas le peintre des camps. Sans doute ne l'est-il pas en effet. Mais en est-il de même de ses carnets ? Du film *Ecce homo* ? Voire même de certains de ses catalogues ? » Philippe Dagen

■ Mercredi 4 décembre à 19h30

LES CARNETS DE MARYAN

Par **Gérard Wajcman**, écrivain, psychanalyste, maître de conférences au département de psychanalyse de l'université Paris VIII, dirige le Centre d'études d'histoire et de théorie du regard

« Dans l'art pariétal, il y avait ce qu'on nomme les mains négatives. L'artiste collait sa main sur la paroi et crachait la couleur dans sa bouche. Il y a quelque chose comme ça chez Maryan. Pas peindre simplement, comme tout le monde, avec ses souvenirs, son histoire, ses pensées intimes, mais peindre avec son corps, ce qui l'habite, tout ce qu'il contient, se cracher sur une toile et dessiner son être négatif. » Gérard Wajcman



Sans titre, 1962

Huile sur toile, 114 x 114 cm

Lectures

■ Dimanche 24 novembre à partir de 15h30

MARYAN, AGNON ET KAFKA

Dans une conversation à la Coupole avec Joseph Mundy en mars 1974, Maryan cite les deux écrivains qui ont nourri son œuvre : Franz Kafka, dont il a illustré *Le Procès* en 1953, s'identifiant à Joseph K qui ignore le crime dont on l'accuse et qui meurt « comme un chien » et Samuel Agnon dont le héros, le chien Balak, porte sur son pelage les mots « chien fou » tracés par Isaac Kummer, peintre d'enseignes, et qui suscite une terreur dont il ignore le sens. Il se vengera de cette plaisanterie du peintre, le mordra et prendra goût au sang.

- 15h30 **LE CHIEN BALAK** de Samuel Joseph Agnon, lu par **Michel Vuillermoz**, de la Comédie-Française, précédé d'une introduction par **Daniela Amsallem**, maître de conférences à l'université de Savoie

- 16h **LA MÉTAMORPHOSE** de **Kafka**, lue par **Eric Elmosnino**, introduction de **Pierre Pachet**, professeur des universités, écrivain

Visites guidées

■ Mercredi 20 novembre à 19h, jeudi 12 décembre 2013 à 14h30, mercredi 8 janvier à 19h, dimanche 26 janvier 2014 à 11h

MARYAN

Par **Raphaëlle Krygier**, conférencière du Mahj

En complément de l'exposition

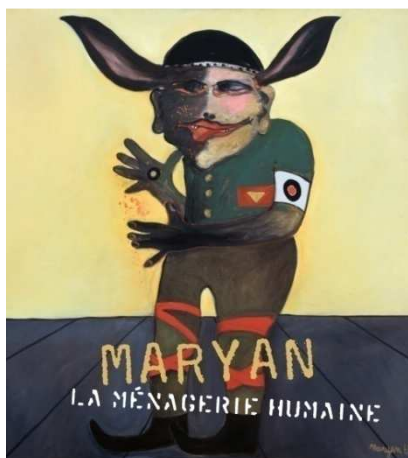
Au musée d'Art moderne de la ville de Paris

■ Dimanche 24 novembre à 11h

IMAGES DU CORPS DANS L'ART DU XX^e SIÈCLE

La visite rend compte de la libération de la forme et de la représentation du corps humain dans l'art du XX^e siècle. Le parcours dans les collections du musée d'Art moderne de la ville de Paris permet de confronter différentes expériences plastiques (corps métamorphosé, corps désertant le tableau, corps dématérialisé, corps fragmenté cubiste...).

Catalogue de l'exposition



Maryan (1927-1977).

La ménagerie humaine

Publié en coédition

par le Musée d'art et d'histoire du Judaïsme
et Flammarion

120 pages

39,90 €

Extraits du sommaire

■ PRÉFACE

Paul Salmona, directeur du Musée d'art et d'histoire du Judaïsme

■ UN MONDE À L'ENVERS

Nathalie Hazan-Brunet, commissaire de l'exposition

■ DE PINCHAS BURSTEIN À MARYAN

Ziva Amishai-Maisels, professeur d'histoire de l'art, Université hébraïque, Jérusalem

■ PARIS NEW YORK, 1950-1977

Philippe Dagen, professeur d'histoire de l'art, université Paris I Panthéon-Sorbonne (HiCSA)

■ HELP !

Gérard Wajcman, écrivain, psychanalyste, maître de conférences au département de psychanalyse de l'université Paris VIII, Centre d'études d'histoire et de théorie du regard

■ Anthologie de textes

■ Biographie illustrée

■ Bibliographie

■ Deux fascicules reproduisant intégralement les carnets n° 2 et 9 de 1971-1972, de la collection du musée national d'art moderne – Centre de création industrielle, Centre Pompidou, Paris

Le PDF du catalogue de l'exposition est disponible sur demande.

Robert Combas

Exposition du 6 novembre 2013 au 9 février 2014



*Le raz les reins au Mont Valérien en style Mitterrandien haute époque régime à la 43
Les chaussettes à rythme HOMO en chaumière RÉTRO
Ça se saute ou ça se sente
À plein débit de boisson
En essayant de sauter en danseuse avec petits pieds enfermés
Dans espadrilles
Balais rythmés
Coucou Kantaloupé Craquelais
Technique mixte sur toile, 2013
© ADAGP, Paris 2013*

Robert Combas a accepté de se prêter au jeu d'une rencontre avec Maryan, dont il connaissait l'œuvre, notamment cette *Ménagerie humaine*, publiée en 1961 aux éditions Tisné, qui donne son titre à l'exposition.

Il a créé ou choisi, en écho, une série de peintures et de dessins qui seront présentés dans les écuries de l'hôtel de Saint-Aignan.

« MARYAN. La musique de la peinture. Une musique BLUES européenne éraillée d'harmonie et de voix qui braillent.

Maryan, frère de fête et de souffrance en couleurs et noir & blanc.

On me demande de parler de Maryan. Je ne comprends pas, pas intellectuellement, mais simplement dans mon corps dans ma tête.

Maryan, il parle avec sa peinture. C'est ça, un peintre.

Quelque part, sa peinture n'est pas une peinture des camps. J'ai rien contre, mais, esthétiquement, Maryan ne peint pas des êtres décharnés.

Lui, il est avide de couleurs, d'énergie colorée, de sexe (sûrement), il peint des êtres symbolisés par des bâtons colorés ressemblants à des sucres d'orge, à des serpentins ou à des phallus.

Tout ça sent la souffrance évidemment, mais il essaie par la peinture de la maîtriser.

Il paraît qu'il adorait Rembrandt, ça le regardait. Moi, je le vois comme très proche de l'Art brutal, mais pas que ça. En tout cas, il a à dire des choses, à les crier, sans qu'on l'ait entendu beaucoup ! Presque complètement marginalisé, Maryan ! Encore un sur lequel l'époque s'est trompée.

Et puis il y a ces grands dessins au fusain, sur feuille blanche, plus épurés, avec souvent ce sourire que j'ai trouvé une fois à Lascaux dans le petit sourire des animaux, ou dans les personnages de Chagall.

Un type balèze des pinceaux, Maryan ! Il fait des tuyaux et moi aussi parfois...

Et puis, je ne peux m'empêcher de lui trouver des couleurs pop, mais seulement des couleurs, et un petit peu de look 60.

Chez Maryan, ça gicle, ça postillonne, ça bave et ça liquéfie. Ça tuyaute et ça trompette.

J'entends chez Maryan une musique à voix éraillée, j'entends la musique de la peinture de Maryan. »

Robert Combas, juin 2013

■ AUTOUR DE L'EXPOSITION

Mercredi 11 décembre à 19h30

Rencontre avec Robert Combas dans son exposition

Visuels disponibles pour la presse



1. Carnet de dessins n° 3

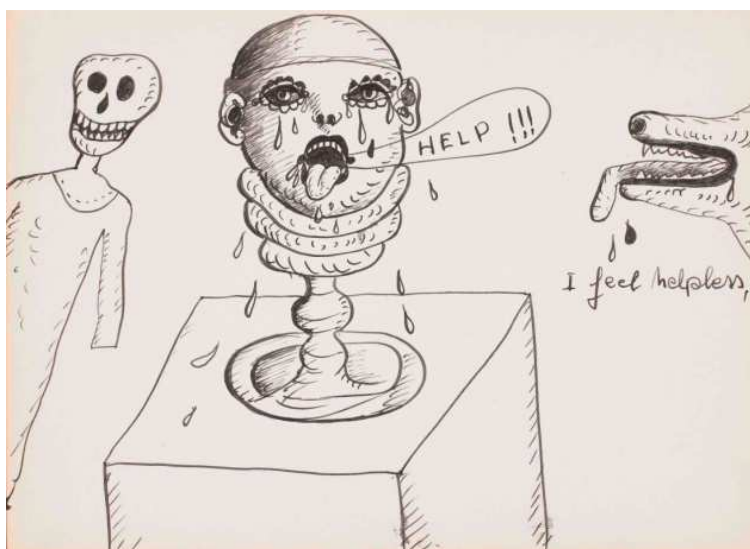
1971

Encre de Chine sur papier

30,5 x 23 cm

Paris, Centre Pompidou, Musée national d'art moderne –
Centre de création industrielle

© Paris, Centre Pompidou, MNAM – CCI, Dist. RMN-Grand Palais / Philippe Migeat



2. Carnet de dessins n° 9

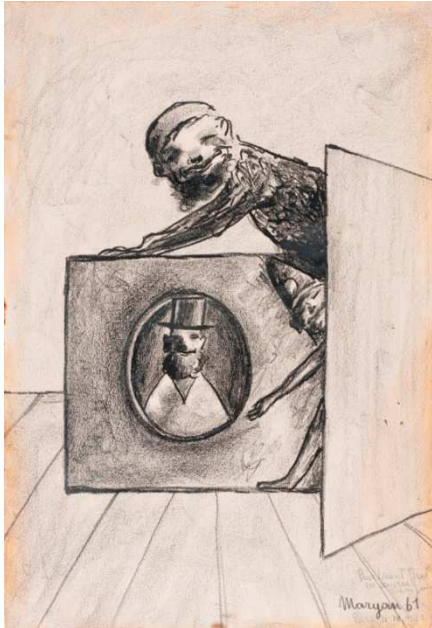
1972

Encre de Chine sur papier

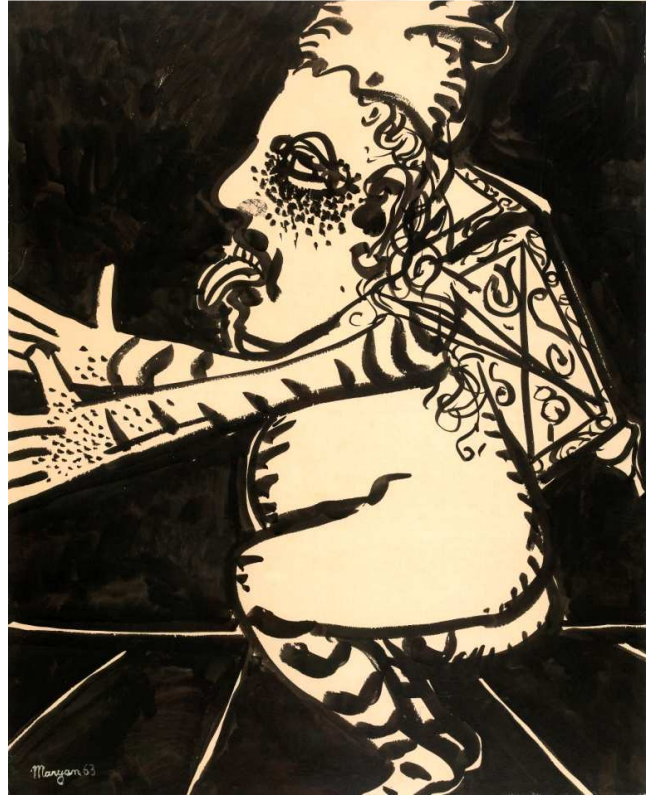
30,5 x 23 cm

Paris, Centre Pompidou, Musée national d'art moderne –
Centre de création industrielle

© Paris, Centre Pompidou, MNAM – CCI, Dist. RMN-Grand Palais / Philippe Migeat



3. Dessin pour La Ménagerie humaine
1961
Crayon sur papier
51,7 x 35,6 cm
Collection particulière



4. Personnage
1963
Encre de Chine sur papier fort
102 x 82 cm
Galerie Jacques Benador
Photo Nicolas Crispini



5. Maryan
New York, 1963
Photo Bernard Gottfryd



6. Sans titre

1960

Huile sur toile

195 x 130 cm

Centre national des arts plastiques, en dépôt au musée Cantini, Marseille

Photo Gérard Bonnet



7. Personnage

1962

Huile sur toile

127 x 127 cm

Collection particulière, courtesy Michel Soskine Inc., Madrid-New York



8. Personnage

1963

Huile sur toile

152 x 152 cm

Chicago, Spertus Institute



9. Personnage

1973

Encre de Chine sur papier fort

101,5 x 8,2 cm

Collection particulière



10. Personnage (Napoléon)

1973

Crayon de couleur gras sur papier fort

101,6 x 81,5 cm

Paris, Centre Pompidou, Musée national d'art modern

– Centre de création industrielle

© Paris, Centre Pompidou, MNAM – CCI,

Dist. RMN-Grand Palais / Philippe Migeat



11. Sans titre

1972

Huile sur toile

100,5 x 61 cm

Collection particulière

Informations pratiques

Musée d'art et d'histoire du Judaïsme

Hôtel de Saint-Aignan
71, rue du Temple
75003 Paris

Accès

Métro : Rambuteau, Hôtel-de-Ville
RER : Châtelet – Les Halles
Bus : 29, 38, 47, 75
Parking : Beaubourg, Hôtel-de-Ville

Jours et horaires d'ouverture de l'exposition

Ouvert du lundi au vendredi de 11h à 18h et le dimanche de 10h à 18h.
Nocturnes le mercredi jusqu'à 21h.

Tarifs

Expositions « Maryan. La ménagerie humaine » et « Robert Combas » : 7 € et 4,50 €
Collection et expositions : 10 € et 7 €
Visites guidées : 12 € et 9 €
Conférences : 6 € et 4 €
Lectures : 10 € et 8 €

Renseignements et réservations

Exposition : 01 53 01 86 65 info@mahj.org
Auditorium : 01 53 01 86 48 reservations@mahj.org
Visites guidées : 01 53 01 86 62 groupees@mahj.org

Dominique Schnapper, présidente
Paul Salmona, directeur

Corinne Bacharach, responsable de la communication et de l'auditorium

RELATIONS PRESSE :

Sandrine Adass

Téléphone : 01 53 01 86 67

Fax : 01 53 01 86 63

email : sandrine.adass@mahj.org